

Soit!
Dé-soit!
Un encolonnement

Du même auteur

Sache und Logik der Phänomenologie Husserls und Heideggers. Beitrag zur Klärung der Idee von Phänomenologie, Altenberge Akademische Bibliothek 1985.

Droit et société chez Niklas Luhmann. La contingence des normes (avec un Avant-propos de Niklas Luhmann), Paris Presses universitaires de France 1997.

Norme, fait, fluctuation. Contributions à une analyse des choix normatifs (avec Jean-Luc Gaffard), Genève Droz 2001.

Was heißt: Sich an Differenz statt an Identität orientieren? Zur De-ontologisierung in Philosophie und Sozialwissenschaft, Konstanz UVK (Universitätsverlag Konstanz) 2002.

Trajectoires de l'immatériel. Contributions à une théorie de la valeur et de sa dématérialisation, Paris CNRS Éditions 2004.

Kontingenz, Paradox, Nur-Vollzug. Grundprobleme einer Theorie der Gesellschaft, Konstanz UVK (Universitätsverlag Konstanz) 2004.

Sciences du sens. Perspectives théoriques, Presses universitaires de Strasbourg 2006.

L'intime: genèses, régimes, nouages. Contributions à une sociologie et une psychologie de l'intimité contemporaine, Paris Ganse Arts et Lettres 2007.

Aperceptions du présent. Théorie d'un aujourd'hui par-delà la détresse, Paris Ganse Arts et Lettres 2010.

Die Gegenwart des Sexuellen. Analytik ihrer Härte, Vienne Berlin Turia und Kant Verlag 2011.

Orexis, désir, poursuite. Une théorie de la désirance. 1. Orexis. L'animation du corps, Paris Ganse Arts et Lettres 2012.

Genèses du corps: des corps premiers aux corps contemporains. Une théorie des mouvements corporants, Paris Ganse Arts et Lettres 2014.

Le corps sans garde: innocence, oraison, délire. Voies de l'être vrai, Paris Ganse Arts et Lettres 2016.

Souffles, Paris Ganse Arts et Lettres 2018.

JEAN CLAM

Soit!
Dé-soit!
Un encolonnement

GANSE
ARTS ET LETTRES

2 0 1 8

Mise en page : Ariane Eichhorn

© Ganse Arts et Lettres.

Toute reproduction non autorisée est illégale.

ISBN 978-2-9531074-8-7

EAN 9782953107487

© 2018 GANSE – ARTS ET LETTRES, PARIS

Soit!



Bien des choses doivent être balayées d'aveuglement pour tenter aujourd'hui la position d'un nouveau dans le monde.

Et c'est aller aux fonds derniers de l'inconscience que de faire de ce nouveau une entreprise à laquelle un certain nombre s'invite, et la rend collective et commune.

Nous nous réclamons de cette extrême inconscience, qui faisons œuvre
qui ne tient pas debout.

C'est marcher sur la tête
que de se faire nouvel huguenot,
de nicher à Berlin
une envie impossible
d'être plusieurs à apprendre à penser et sentir.

De s'en prendre
aux langues,
aux nations,
aux genres,
aux goûts,
mais surtout aux errances de tous,
pour puiser un peu de la force
et beaucoup de l'insouciance
nécessaires à maintenir le monde à l'envers,
l'espace de quelques fulgurances
qui le donnent en beauté et en vérité.

Imagine-t-on encore aller à lui tout droit,
ce monde qui ne cesse de rentrer en lui-même comme une sphère
qui se fait tore,
 puis nœud,
 puis bouteille à entrée sans sortie?

Imagine-t-on penser
ici en allemand,
 là en français,
 ailleurs en russe
 ou en bengali?

Imagine-t-on s'épuiser en de longues élucidations pour faire dialoguer
des différents,
 comme s'il restait une once de semblable encore
 dans l'identique?

Imagine-t-on un moment une autre position du penser et du sentir
que celle où tombe en morceaux rabougris et marrants
toute cette bienveillance pensante
qui se définit d'être contre tous les maux
et pour tous les biens?

Cherchons donc, cherchons :
Où courir,
 où parler,
 où rire,
 où toucher,
 où se mêler
qu'il en reste en nous un point et un levier,

 une articulation,

d'où se soulève un petit pan des milles manteaux de notre monde?

Qu'elles sont nulles nos manières d'y loger,
 si inconvenantes pour ses torsions et ses vastitudes,
 celles qu'il semble se prêter exprès pour nous faire éclater la cervelle
comme,
 sous la dent,
la coquille d'un bébé escargot perdu dans les feuilles d'une salade
 servie fraîche à croquer.

Oui,
il est si dur et éprouvant de maintenir son crâne dans ses jointures
à la face de ce spectacle d'ahurissements sans fin.

Perspectives qui coupent le souffle parce qu'elles ne vont jamais,
 quand leurs parois défilent à des vitesses magiques,
 butter contre un point
 qui arrête leur fuite
 au bout de leurs rétrécissements.

Où loger donc,
sinon à des lieux
babéliens,
et les rendre encore plus,
radicalement,
expérimentaux ?

Inversons la question :

conçoit-on des lieux qui ne le sont pas
et y élire demeure
et se bercer d'une digestion l'autre dans leur semblant ?

Conçoit-on
– partout où Babel n'atteint pas son éclat radical –
l'ennui étalé tout autour ;

conçoit-on continuer de le brouter sans fin ?

Conçoit-on de faire de son hyperactivité la sienne,
de ses candidatures,
ses programmes,
ses commissions,
ses évaluations,
ses croissances,
ses succès
les siens ?

Que tout est merveilleusement bien à sa place!
et que pour l'amour de Dieu
et par un acte exprès de sa mansuétude,

il y reste,

pourvu qu'elle se quitte.

Nous sommes quelques-uns en qui ce quitter a mûri
et pour qui,
par une grâce des puissances de l'air,
un lieu s'est fait faveur et inspiration.

Il a fait grandir nos écarts
et vaincu la timidité première
qui tentait de les rendre discrets.

Contre nos pieux efforts de limer des verrous
qui ont sauté
et de rendre inaudibles des déploiements
à peine osés à vue des cordées populeuses et dormantes
du savoir,
il nous a rendu,
de lui,
babéliens,
et de tout autre attache
a décapé en nous
les rouillures.

Sur les tringles du bord
il a fait claquer
l'un après l'autre
nos mousquetons
et nous a lâchés en grappes dans le ciel.

Il est l'artisan de ces dessanglements
et le fauteur de ces libertés de dérive.

C'est une scène enfin qu'il nous a apprêtée
où ne subsiste rien des redondances du semblant.

Il nous fait sur elle tout expérimentaux.

Faut-il expliciter de quoi nous faisons rupture ?

Ou plutôt vers quoi s'oriente notre expérience ?

La rupture se fait d'abord de ce qui résiste au rire.

Ensuite de ce qui est
mono-lingue,
et qui,
des deux composantes du mot,
fait les usages les moins drôles.

Ensuite de ce qui est
académique
et qui
du mot
fait jaillir un parent :
endémique,
comme la virulence de certaines mycoses.

Ensuite de ce qui fait projet,
et qui est en progrès,
qu'une benête ou un benêt expose devant des
auditeurs
élevés aux meilleures manières de l'écoute,
qui,
rituellement,
en éprouvent fascination
et
posent à l'expert(())e(),
avec la politesse la plus anglicane,
des questions chuchotantes,
se permettant même parfois de s'élever,
pardon!
à l'egocentrisme
de remarques,
qu'ils précisent au départ en être,
et ne se vouloir
en aucun cas
trop longues.

Ensuite de ce qui est institution
et n'est
dans ses équipes,
ses interphones,
ses porte-manteaux,
ses machines à café,
ses fontaines américaines,
ses chiottes,
ses plats achetés dans des barquettes chez le
chinois d'en face
et dont on rapporte trois de plus
pour des collègues,
que l'état densifié d'hypocrisies gazeuses
et l'épaississement d'un mensonge
toujours en travail,
comme d'un intestin grêle
les lentes et sourdes contractions.

Ensuite de ce qui a un financement
et s'en targue
et ne finit de s'en féliciter
comme du sujet le plus légitime de
l'encensement ;
engendrant le finaud qu'on voit filer
le long des cases d'un jeu de l'oie
dont il connaît tous les reptiles,
dont on le voit monter les échelles
comme celles d'un dortoir
où il crèche de tout temps,
sommambule assuré,
et multiplement,
qu'aucun trébuchement ne fait choir
et s'il le faisait,
le ferait à nul éveil,
car ses yeux mous qu'enrobent deux écailles
moulantes et douces
comme un dessous couleur de chair,
verraient-ils de face le feu sur fond duquel elles
dansent,
ne comprendraient l'illusion comique des ombres
lurides
de la caverne
où tout ce qui brille est or
et tout ce qui est or brille.

Ensuite de ce qui aime l'art
et qui ressent un besoin naturel et urgent,
inajournable tellement il presse,
de courir à travers ses halls et ses installations,
d'en préférer,
sans doute,
les plus extravagants,
et de là,
doublant sa hâte,
aller directement au petit lieu de sa
vie et de sa pensée
où,
fraîches encore,
ces grandes gorgées d'art
feront les grandes gerbées
de son miel.

Ensuite de ce qui aime le cinéma
et ne sort un instant de l'adoration de ses œuvres
et de ses dieux
 que pour retomber aussitôt
 dans les proskynèses,
 oh ! si audacieuses,
 où un regard furtif
s'élève d'une face touchant terre
 et se porte,
 un brin soupçonneux,
 vers le museau suave d'une vache
sacrée
dont une corne,
 sur sa pointe,
 a ébréché sa dorure.

Ensuite de ce qui se dit européen
et s'y installe
comme dans un siège en bambou
tout rond
où le corps flotte,
hormis le cul,
comme une tranche d'orange
sur un cocktail mousseux,
empeluché d'un global chic,
navigant tous frais payés
entre les belles langues et villes du vieux monde,
ouvrant ici et là,
partout,
les vannes de ses fontaines oraculaires
où un badaud,
journaliste de préférence,
a glissé d'une main hésitante,
oui maladroite,
un bout de papier déchiré d'un calepin intime
où il a tracé sa question grisante
sur la culture de l'Europe
et les coopérations qui s'en imposent –
s'attendant, certes,
humblement,
au déchaînement du flux de toutes les langues de bois du continent,
mais toujours pris au dépourvu,
face à la véhémence du jet.

Ensuite de ce qui se dit occidental
et s'ensavonne les oreilles,
s'éclaircit la gorge,
se frotte la peau entre les orteils
et se brosse les dents à blanchir
virginalement
son sourire tendu,
carnivore,
entre les muscles sculptés de mandibules
s'élargissant jusqu'à déborder
le cou tauresque ;
se les brosse d'une même pâte « -frice » qui,
c'est selon,
s'épaissit ou se liquéfie au frottement,
mais qui ne sert toujours qu'à prévenir un
« choc »,
des civilisations,
menaçant,
paraît-il,
l'émail d'évier neuf d'une bêtise
claire
comme eau qui y coulerait,
cependant,
centenaire,
sans y laisser le moindre voile.

Ensuite de ce qui n'a d'accent que d'apprêt et d'emprunt
parce qu'entre ses lèvres et son ventre
sa voix n'a nul endroit
où se poser
qu'un œsophage peut-être,
lisse à avaler toutes les couleuvres
qu'on aimerait tant voir,
à la télé,
par la grâce d'un procédé ingénieux,
s'engloutir
comme de fines anguilles-spaghettis
dans les générosités d'un estomac spécial,
fait exprès pour enfouir l'enfoirage continu de 800 chaînes
qui transmettent le monde.

Ensuite de ce qui ne fait plus de différence
entre hommes et femmes
par un souci tellement tendre
d'une égalité qui les rapproche
et les réconcilie
qu'on en verse des pleurs,
sur tous les torts passés,
et qu'on en vienne
aux aveux,
aux regrets,
aux repentances,
faisant chœur,
philharmonie universelle
montant en larges volutes
à l'empyrée d'un immense vestiaire
où tous les tabliers de cuisine de l'histoire
seront raccrochés à jamais
et à nul usage,
sinon celui,
rétributeur,
d'hommes contrits
et sincèrement ménagers.

Reprenons,
 avant de clore,
la rupture citée en dernier,
 la majeure :
 « ensuite de ce qui ne fait plus de différence entre hommes
 et femmes »
tellement la vue,
comme si elle buvait le lait
 de toutes les feuilles d'un immense figuier,
 est chiche,
 qui ne voit pas
 la crucifixion des sexes
quand on tente de les joindre
 sur toute leur longueur
 et parallèlement ;
ni comment l'un alors emprunte l'autre
 pour se barrer d'un bois
 sur lequel il s'étend,
 écartelé des membres,
 tête en bas,
le sexe au centre
 et à l'air,
privé même de la supplication
 qui se marmonne
 par-dessus les tourments.

Faut-il dire que cette énumération de nos éloignements
est si peu complète
qu'elle pourrait s'égrener encore
longtemps
sans approcher le dernier grain
de son joyeux rosaire?

Rosaire aussi des douleurs,
mais fervent de l'amour
de ce qui est
et qui nous vient
d'une antique éruption
de la sibylle,
vibrante encore
à retentir vers nous
la rumeur d'années par milliers.

Cela,
un penseur à Ephèse
le disait par fragments.

Redisons donc

que tout est merveilleusement bien dans l'ordre
et à sa place ;
que la figure du monde
qui est la nôtre aujourd'hui
est là nécessairement
et que,
pour la plupart,
il est difficile de lui trouver une rechange
qui vaille mieux qu'elle ;
mais qu'elle presse,
pétrit,
forme,
insuffle
et nourrit d'une très forte nécessité,
modelante,
plasticisante,
animatrice,
les anti-figures de sa fuite,
souvent hilare.

Disons enfin

que notre expérience,
si elle est joyeuse et disruptive,
est du plus grand
– le mot ne pouvait que tomber –
sérieux.

Mais un sérieux

pour lequel
ni contre lequel
on ne peut rien,
qui vient des choses
quand elles demandent
à se penser et se sentir
dans des horizons
qui se sont curieusement soulevés
et noués sur eux-mêmes ;
où
fondamentalement
les pensées ne sont pas pensables
jusqu'au bout
et où les surfaces de l'affection
se font si étendues
et résonantes

que le sentir semble perdre toute détermination.

Disons aussi
qu'une antique question
s'héberge dans notre expérience,
qu'elle s'appelle formation,
d'un double sens
où le technique de l'apprentissage
(d'un art ou d'une lettre – cela devrait se dire –)
voisine
l'imprécis d'une *paideia*
qui parfois va aux plus jeunes,
mais toujours va là
où une *Bildung*
est émergence,
dans la matière de l'homme
– mais qu'est-ce? –,
de figures
plus accomplies et plus belles.

Et c'est finalement
autour de cette question
que le foison de notre expérience
prendra du poids
et de la teneur.
Une certaine gravité aussi,
qui sans doute lui nuira.

Mais qu'est une expérience sans nuisance,
heureuse qu'elle peut être de ne l'avoir ici
que de l'épaississement d'un travail
qui croît en elle
pour ainsi dire
végétalement,
et lui donnera un jour,
nécessairement,
la visibilité,
cela serait un vœu par exemple,
d'un hêtre,
et le poli de ses écorces.



Dé-soit!



Tant dénoter l'être que ses retraits est dans la langue une entreprise semée
de leurres et d'embûches.

Il y a toujours un flottement quand de quelque chose on affirme l'existence, du fait qu'à son être complet dans l'esprit une telle affirmation n'ajoute rien, sinon que c'est;

de plus, il y a bien du vague dans les modalités de l'être, la nécessité, l'intensité, l'optativité, la fréquentativité, la privation,...

Comment dire qu'une chose n'est plus, qu'une autre veuille, puisse être, ou encore cesse d'être, n'ait plus à être;

tout en restant, dans ce dire, à même le « verbe » qui désigne l'exister?

De simples adjonctions y suffiraient-elles ?

À être (esse) faire pendant d'un inêtre (inesse), un abêtre (abesse), un puissêtre (posse), un désêtre ou un dé-être (deesse)?

Ne souhaiterait-on pas disposer de moyens plus pollents, moyens modelants, violents, « effectuant », faisant effet et torsion, imprimant un « tour », un trope, dans le corps phonatoire même du mot ?

Des inflexions, des infixations, des intonations, des amuïssements, des modulations en somme transformatrices de sa matière articuloire même, qui lui donneraient les allures les plus insolites, pour dire les nuances vibrantes en lui des variations de ses degrés et de ses modes: (m)Aître, (f) aître, (r)etre, estre, (h)e(p)tre, èêtre, ^tr, ère et une barre oblique dessus, etc.

La langue entière et ses moyens de description et de narration, de deixis du monde, ne semblent être là que pour délayer et se substituer à ces « effectuations » en un verbe des différentes « ombres » (dirait l'anglais) de son sens.

De telles « effectuations » sont, en effet, trop drastiques.

Elles ressembleraient à ce « ferme aboi dans les âges », dont parle le poète, et que l'humanité parlante pousserait.

C'est pourquoi d'elles-mêmes elles demandent distension, dilution, extension, articulation détaillante et surtout contante.

Le sens est narratif ou n'est pas. Il joue de faits, de temps, de propos, de poursuites, leur empruntant des fils le long desquels il se délie et s'explique.

Il est il-lusion, un jeu dedans ces « ombres » denses et fermes, aspirant à l'évènement.

Tout le dire qui s'épanche et se perd dans le conte et la palabre, en ce murmure incessant qui « beparle » (*bespeak, bespricht*) le monde et le fait apparaître, n'est autre que l'élargissement de cette modulation brute de l'articulation dans des flux de parole qui diluent l'exister.

La parole sort l'exister de la sténie de son acte, de son ramassement dans un acte respirant et phonant.

Elle détaille ses modes dans les figures et les séquences d'un divers distribué en des paysages et des objets alentour.

Au moment de passer de 'soit' (sit) à sa privation ('des(o)it'), cette réflexion sur le dire des modes de l'être est une bonne entrée dans la matière et l'événement d'un retrait.

Une chose cesse qui n'était pas, mais s'appelait à être.

Comment cela se fait-il?

N'est-ce pas un passage d'un (encore) rien à (toujours) rien, d'une inexistence à une autre, sans nul enjeu et nul avènement?

Ce qui a failli à entrer dans l'être peut-il s'en retirer?

‘Soit’ se voulait l’invite d’une aire où souhaitait exister et se transmettre un penser que l’aujourd’hui, en ses radicales nouveautés, demandait.

Un penser réfléchissant sa propre exigence dans un sentir et dans de nouvelles formes de clôture du monde sur des altérités en déclin et des sphéricités rentrant en elles-mêmes.

‘Soit’ s’est fait pari pour cela d’une réunion d’esprits et d’âmes en un lieu et s’est laissé aller à une rêverie.

Celle en somme, naïve et niaise, de l’existence en l’acte de plusieurs d’une société d’intentions et d’efforts où les beautés d’une *Bildung* et les croissances végétales de ses branches et de sa couronne formeraient un enclos et sa prospérité.

Il est temps de reprendre de la vraie latitude et de quitter cette closerie, trop facile tentation et un illusionnement s'offrant avec trop d'insistance pour qu'on y puisse résister avec l'énergie qui est par là requise.

Il faut revenir à la sobriété première de l'être à part elle-même de toute articulation, de sa suffocation dès que se fait présence en elle un sentir trop exigeant du monde.

Voilà.

On enlève le stand, on plie les tentures, on serre les tringles, on remballage la marchandise.

On va ailleurs ?

Sans doute que non, mais d'abord être à la place vide, passer la main sur le carré de terre qui en fut occupé, sentir sa vacance et l'impossible de son idée.

L'expérience qui vient après la dissipation du souhait d'être d'une illusion, et avec lui de tout l'illusoire qui s'y est répandu, est bien plus dure et plus astreignante que celle de la déception elle-même.

Après la levée du mirage, on ne retourne pas simplement à l'état qui l'a précédé.

On va de l'avant, après lui, vers l'expérience de ce qui n'en reste pas.

Le rien restant, c'est ce qui dès lors inlassablement sera recherché et qui répétitivement s'esquivera: ce sont les promesses articulatoires qui seront senties comme ne restant plus, comme définitivement quittées, et qui laissent celui qui reste avec le rien qu'elles laissent, dans l'incapacité d'articuler.

Il s'agit ainsi de l'expérience d'un délaissement derrière des rêves d'actes, d'actes les plus vibrants, des seuls qui guérissent le cœur de tout ce qui l'opresse.

Rester alors dans l'enceinte d'un penser-sentir qui coïncide avec les parois du dire interne d'un individu, de ses ébauches d'articulation, de ce qui se projette en lui de sens pour s'articuler à l'adresse d'un entendeur et d'y trouver son salut ;

rester dans cette enceinte avec le rien des promesses retombées de ces actes du vrai dire, c'est rester avec une articulation qui s'étouffe dans son ébauche et se renonce aussitôt au défaut d'un « homme à qui l'on s'adresse ».

Cette expérience est forte.

Elle a quelque chose d'ultime et la violence de ce qui est au bout de tout compte.

Ce n'est que dans ce genre d'ensevelissements que s'espère contre toute espérance, et il semble que la vie n'atteint à ses noyaux, ceux qui se broient et se mâchent dans la dernière amertume, ceux dont les sucs la font sortir du corps dans les derniers vomissements ;
il semble que la vie n'atteint à eux que quand elle forme en elle ce genre d'espérance.

Il faut que l'homme soit enseveli très profondément pour que germe en lui un « contre tout », quelque chose qui le dépouille de tout ce qui en lui est ressource, pouvoir et, minimalement, la primaire capacité de l'acte vif d'un détaillage articulaire du monde qui déploie de celui-ci l'apparition et la clarté.

Il a été trop tentant de se laisser séduire par la blandice d'un lieu et d'une clique.

L'affaire est malheureusement plus sérieuse que cela.

Elle veut qu'on aille au tout et ne laisse plus place à l'amusement.

Elle le dit avec ce qu'elle est devenue, avec sa station dans le pré-être, son aller-retour en lui.

Elle le dit avec son propre désappointement.

C'est un combat sans délivrance qu'engage celui qui retombe dans son propre souci rien qu'en lui emmuré.

Il faut, dans la montée des nappes noires qui recouvrent tous les traits des terres en bas et l'obscurcissement du ciel par une éclipse de tous ses astres voilant les espaces d'en haut ;

il faut résister à la transmutation dans l'âme du rouge et de l'or du vivace de son sentir et de son penser en la bile verte et noire d'une mélancolie.

Il semble que partout le restant de tout ce qui s'évide par le lent travail de l'aise indéfiniment continuée ;
de tout ce qui choisit des entreprises les plus prospères et les mieux tendues en le désir du sujet ;
de tout ce qui se distend et lâche des liens qui font le vivace des élans de l'homme, jamais ne se figurant seul en eux ;
de tout ce qui d'un souhait est appelé à être – aïeure voudrait-on dire, imaginant inventé dans la langue un infinitif du subjonctif ;
il semble que partout ce restant laisse l'homme seul avec le déversement de cette encre épaisse, avec toute la noirceur du monde exsudée en un chyle ennoyant le sujet esseulé.

L'expérience 'Soit!' s'intitulait d'une flexion de l'être simple en un être modal, tension d'un uniment être en un pré-être appelant avènement, exprimée par une violence faite au corps phonatoire du mot :

attaque consonantique vive et sifflante, diphtongue courte, faisant pirouetter deux voyelles l'une sur l'autre, allant butter sur une dentale dont la prononciation, contre l'usage, s'impose, mais s'enlève aussi et se fige comme la baguette d'un dirigeant qui coupe et suspend en l'air la volute des derniers sons –

baguette suppléée imaginativement, dans la graphie qui s'ingère irrésistiblement ici, par un point d'exclamation, la plus claire des buttées qui, de plus, a même allure, comme un dédoublement, que ce t final, mais renversé et accolé au plus près.

C'est cette tension qui, précisément, s'affaisse et ne se laisse plus restaurer dans la chose.

L'être ne se laisse plus fléchir à accorder l'espace illusoire d'un acte de plusieurs dans l'avenue du penser.

Il revient toujours inflexiblement à un rien restant qui ferme définitivement les ouvertures pensantes du sujet et étouffe son articulation.

Il semble s'être définitivement séparé d'un mode subjonctif qui faisait sa tension de désir, d'invite, d'imagination et d'insinuation d'un changement dans le monde.

L'être est en puissance d'une extrême inertie qui colle ses possibles déploiements aux stations de son autarcie la plus indigente.

Il est comme un corps sans balancement.

À ses plus grands efforts de se mettre en branle répond une torpeur interne, celle de l'engluement en soi de ce qui, à travers toutes les stases de sa durée, ne vit que d'un acte de patience ou de patientement – devrait-on dire ; d'attente que par le simple passage du temps et de la continue non inscription sur ses plans de quoi que ce soit d'advenant, il en arrive à sa fin de s'être tout dépensé à n'acheter que simple duration, se suffisant d'être, de se tenir à l'intérieur de soi, sans mouvement.

Il faut sans doute accepter cette condition d'impuissance, d'incapacité de l'être à se charger d'une tension qui, en le mettant, par une inflexion imprimée à son acte, à l'étroit à l'intérieur de lui-même, en fasse le ressort d'un élan hors de cet acte à part soi et de son suffire à soi.

Il faut donc accepter de renoncer à cet élan qui fait les joies du vivre et de sa dépense, du débordement constant vers les choses, de l'insouci et du mouvement.

Le déni de cet élan est la condition la plus contre-naturelle qui soit et la plus malaisée.

Les ailes collées au corps, l'envol jamais pris, nul jeu à monter en sifflant comme la flèche nerveuse d'un arc ;
à choir du plus haut comme un fuseau de plomb s'accélération vertigineusement ;
à planer de plaisance et se laisser porter et caresser par l'air.

En cette condition d'impuissance, tout se tourne contre soi, se fait
rentrant, abrégiant, inarticulant.

Les abords de l'être se font frontières versant vers le dedans, rebroussées toujours et s'engloutissant comme un cratère qui mange l'une après l'autre ses successives embouchures.

Croûtes durcies qui apparemment le bordent, alors que son finir lui vient du dedans, de ce mouvement de s'approfondir et de se décreuser sans cesse, d'abolir ses contours en s'encavant et s'avalant à mesure.

À chaque fois qu'un bord se cuit et sèche, qu'une bouche s'arrondit et qu'elle semble former un visible disant, se donnant un aspect dehors, laissant deviner ou lire ce qui serait, au-delà de la stase d'être, un 'puissêtre', un 'soit';

à chaque fois, un bouillonnement fait fondre les commissures, choir l'ourlet des lèvres dans l'intérieur incandescent et l'engloutit dans l'informe.

Le mouvement naturel ira toujours vers la formation, par arrondissement et durcissement, d'un organe, et vers la mise en train d'articulations à travers lui.

Dans les conditions qui sont les nôtres, la stance de l'uniment être à part soi prévaut sur ce mouvement et ramène à la condition malaisée.

Un pathos de la soutenance et de la fermeté pourrait renouer avec des motifs familiaux, méritoires et stoïques.

Une « résolution » existentielle permettrait de tenir, avec sens et dignité, la position.

Jamais rien cependant ne pourra voiler le fait de l'instable nouage en ces points où l'endurance semble se tenir debout, à y parvenir de si grande justesse qu'elle en retient son souffle.

Ces nœuds sont toujours coulants :
avec la lenteur parfois de cordages qui amarrent des bâtiments et cèdent dans le chanvre un pouce dans les journées ;
à la vitesse ailleurs sifflante d'un rets qui casse et file à travers son anneau.

Oui, ces stases se défont, souvent jusqu'en leurs fondements, et sont à réédifier, encore et encore, avec patience.

Du simple fait que l'être à part soi ne cesse d'être résonant d'ébauches articulatoires, rien que des commencements d'un dire qui ne va dès lors qu'en soi et ne perce qu'en un vide au-delà ;
il se fend sur ses parois en une béance de l'autre et son incurable défaut.

Le soutenir en devient une affaire sans règle et sans souffle, étrangère à ce qu'elle est en sa nature.

C'est pourquoi il n'y a ici repos en nulle attitude.

Il ne se laisse rien construire contre l'épreuve ni en elle, ne serait-ce justement qu'être avec elle dans le temps jusqu'à ce qu'elle se passe.

Il faut donc espérer contre ce qui ne s'endure pas qu'une station toujours s'invente qui donne l'heure ou le jour à de possibles tournures qui, dans l'inerte, surprennent.

Et ravivent l'excitation qui monte à la bouche, aux lèvres et, par petites suctions, fait siffler les fines feuilles tassées dans l'épaisseur du sensible.

Pour le présent ;
si quelqu'un s'avisait de demander ce que feraient plusieurs s'ils devaient,
chacun à part soi,
en son encolonnement,
inventer des relances activantes d'intensités du sentir et du dire contre
l'inarticulation ;
si l'un prenait connaissance de l'autre et de son déboire, et que tous
se voudraient du bien par-delà l'irrésonnant entredeux qui les esseule
définitivement ;

la réponse serait peut-être qu'ils s'interpelleraient par signes,
s'entendraient pour pousser plus avant leur échange de gestes se faisant
dans des puits,
sous le jour,
mais se devinant comme si une même nappe y affleurerait,
aux différents points de leur forage à l'horizon ;

la réponse serait qu'ils ressentiraient peut-être l'envie,
après bien des tâtonnements,
de convenir d'un mot d'ordre par lequel se rallierait à eux tout nouveau
venant,
et que,
l'ayant trouvé,
ils s'exhorteraient à l'acte de délivrance par ce même mot lancé de leurs
voix séparées :

« Fossoyons ! »

